



HAL
open science

Les mises en scène des martyrs dans les cimetières de village au Liban Sud

Kinda Chaib

► **To cite this version:**

Kinda Chaib. Les mises en scène des martyrs dans les cimetières de village au Liban Sud. Le Mouvement social, 2011, Cimetières et politique, 237 (4), pp.55-71. 10.3917/lms.237.0055 . halshs-02555782

HAL Id: halshs-02555782

<https://shs.hal.science/halshs-02555782>

Submitted on 26 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES MISES EN SCÈNE DES MARTYRS DANS LES CIMETIÈRES DE VILLAGE AU LIBAN SUD

Kinda Chaib

La Découverte | *Le Mouvement Social*

2011/4 - n° 237
pages 55 à 71

ISSN 0027-2671

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2011-4-page-55.htm>

Pour citer cet article :

Chaib Kinda , « Les mises en scène des martyrs dans les cimetières de village au Liban Sud » ,
Le Mouvement Social, 2011/4 n° 237, p. 55-71. DOI : 10.3917/lms.237.0055

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les mises en scène des martyrs dans les cimetières de village au Liban Sud

Kinda CHAIB*

L'histoire du Liban Sud est marquée, depuis la création de l'État d'Israël en 1948, par des heurts, des conflits, des incursions et par les deux invasions israéliennes de 1978 et 1982. Ce territoire a ainsi été occupé de 1982 à 2000 par l'armée israélienne aidée par une milice supplétive, l'Armée du Liban Sud (ALS). La région de Nabatiyeh, occupée jusqu'en 1985, se trouve ensuite en première ligne face à l'occupant, présent sur 11 % du territoire libanais jusqu'à son retrait en 2000.

Dans ce contexte, les cimetières apparaissent comme un observatoire de choix pour étudier les usages politiques du groupe « martyrs » dans les villages du Liban Sud. Je propose ici une analyse sémiotique de l'espace des cimetières, partant du postulat qu'ils sont les signes matériels d'une mémoire en construction. Comme les cimetières, les tombes sont remarquables par la façon dont les morts y sont identifiés. Le parallèle peut être établi entre cette analyse des cimetières et celle proposée par Antoine Prost¹ pour qui les monuments aux morts concentrent des représentations de trois pôles de l'identité : l'individu, la nation et la commune. Le référent « commune », peu pertinent dans notre cas, peut être remplacé par celui de « communauté » ou de « parti ». Il est important d'insister sur la dimension locale, primordiale dans cette analyse.

Celle-ci s'appuie sur l'étude des cimetières de deux villages de la circonscription de Nabatiyeh, Charkieh et Nmeyriyeh², au Liban Sud³. Les recherches effectuées dans trois autres villages et deux villes de la région, Nabatiyeh et Tyr, ainsi que les observations faites dans une dizaine d'autres cimetières du Sud du pays, permettent d'étayer mes hypothèses. Je me suis concentrée sur les tombes de martyrs présentes dans ces différents lieux ou plutôt sur les tombes faisant mention du martyr⁴. Dans l'islam, les « martyrs » sont ceux qui meurent « dans la voie de Dieu ». L'acception en est large puisqu'elle va du combattant qui défend sa foi à celui qui meurt en servant sa famille. Les victimes de bombardements dont elles ne sont pas les cibles

* Doctorante en histoire à l'Université Paris I rattachée à l'IFPO (Institut Français du Proche-Orient) à Beyrouth. Lauréate du prix Seurat et ancienne boursière Lavoisier.

1. A. PROST, « Les monuments aux morts, culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », in P. NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 195-226.

2. Ces deux villages comptaient respectivement 1921 et 2853 votants inscrits en 2010 ; la ville de Nabatiyeh en compte 19 673. Le manque de données fiables sur la population libanaise pousse à s'appuyer sur ce type de données émanant de l'administration centrale de la statistique (<http://www.cas.gov.lb>), malgré les problèmes que cela pose. Au Liban, l'endroit où l'on vote, souvent le lieu d'origine de la famille, n'indique pas l'endroit où l'on réside mais davantage celui où l'on sera enterré.

3. Cette étude des cimetières aux alentours de Nabatiyeh a été réalisée en 2008 et 2009. Les suites de la guerre de juillet 2006 ont restreint l'accès au terrain et les premières observations faites dans les cimetières des villages de la zone immédiatement frontalière n'ont pas pu être poussées plus avant.

4. Je prends en compte les tombes des martyrs, pour lesquelles le mot « martyr » – *chahid* – est employé mais aussi les tombes de ceux qui sont considérés comme « morts en martyrs » – *istachbadû* – ainsi que les tombes des « parents de martyrs » – *wâlid(a) al-chahid X* – dont le lien avec le martyr est mentionné.

directes sont des martyrs civils, appelés « martyrs par injustice ». Les combattants tombés en luttant contre l'occupation sont considérés comme martyrs par tous les mouvements de résistance, dans la mesure où leur combat est guidé par une cause juste. Chaque parti a sa propre définition de la cause – l'islam, la défense de la nation ou de la terre – mais la rhétorique est toutefois proche, comme le montre l'analyse des testaments de combattants de différents partis membres du Front de la Résistance Nationale Libanaise (FRNL)⁵.

La description des tombes, de leur environnement et de leur mise en scène dans l'espace du cimetière permet de souligner l'influence que les martyrs peuvent avoir sur les représentations que la communauté se fait des autres morts et d'elle-même. Je traiterai, dans un premier temps, de la façon dont le paysage des cimetières tend à s'homogénéiser. Puis je verrai la façon dont les aménagements des tombes de martyrs reflètent le poids des partis en présence mais se font aussi l'écho de logiques villageoises locales. Enfin, je tenterai d'évaluer comment ces changements dans les cimetières transforment à la fois le rapport aux défunts et aussi les rapports qu'entretiennent les vivants entre eux.

L'emprise partisane sur l'évolution des cimetières

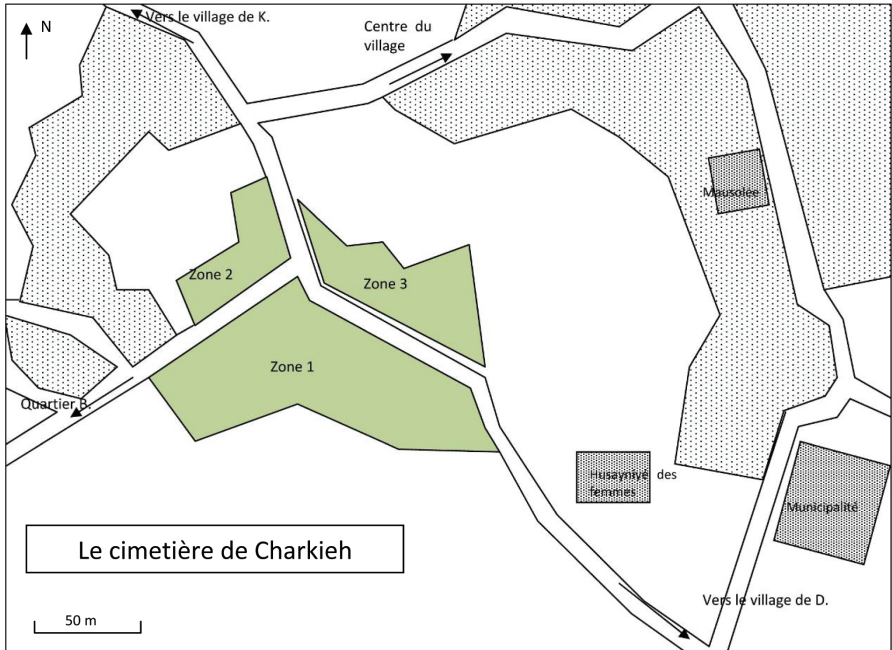
Avant de s'attacher à comprendre les logiques à l'œuvre dans les cimetières villageois du Liban Sud, il importe de les décrire rapidement. À Charkieh, le cimetière est situé en périphérie du vieux centre, entre ce dernier et un quartier plus récent, à l'ouest (carte n°1). Il est traversé par deux routes et est ainsi séparé en trois espaces, partiellement délimités, le long des voies, par un muret discontinu, chacun d'entre eux correspondant à une phase de l'extension du cimetière. Contrairement aux cimetières clos que l'on peut trouver dans d'autres régions, notamment chrétiennes, ou dans des villes comme Tyr ou Nabatiyeh, celui-ci est physiquement ouvert, comme d'ailleurs la plupart des cimetières chiites des villages de la région ; pour autant, cette présence du muret marque une forme de sacralité. Le visiteur sait qu'il entre dans un lieu particulier malgré l'absence de portail et de gardien.

Une impression d'hétérogénéité se dégage de l'espace le plus ancien et le plus vaste par les formes des tombes et leur aménagement, contrairement à la partie plus récente, visuellement plus homogène. Se déplacer dans l'espace ancien impose de se faufiler entre les tombes les plus anciennes, sans chemin permettant une circulation facile entre elles. Une plus grande accessibilité aux défunts est possible dans les deux autres espaces.

À Nmeyriyeh, village voisin de Charkieh, on trouve plusieurs cimetières (carte n°2). Le premier, également situé en périphérie du centre historique, est aujourd'hui accolé à la place principale du village, mais, entouré d'habitations et d'infrastructures diverses, ne peut plus s'étendre. Une petite route montant vers le cœur ancien

5. Dès l'entrée de l'armée israélienne au Liban en 1982, différents partis, principalement de gauche, se sont unis. Le FRNL est né de cette union. De 1982 à 1985, la majorité des attaques contre les forces occupantes ont été le fait de ces mouvements. En 1985, le Hezbollah est officiellement créé, même s'il existait déjà depuis plusieurs années. À partir de cette date et jusqu'à la fin de la guerre civile en 1989, la résistance est partagée entre les mouvements de gauche et les tenants de l'islam politique. Suite aux accords de Taëf (1989), le Hezbollah est le seul mouvement libanais autorisé à garder ses armes, dans le but de lutter contre la présence israélienne au Sud du pays.

Carte n°1. Le cimetière de Charkieh.
Conception : Kinda Chaib pour *Le Mouvement social*.



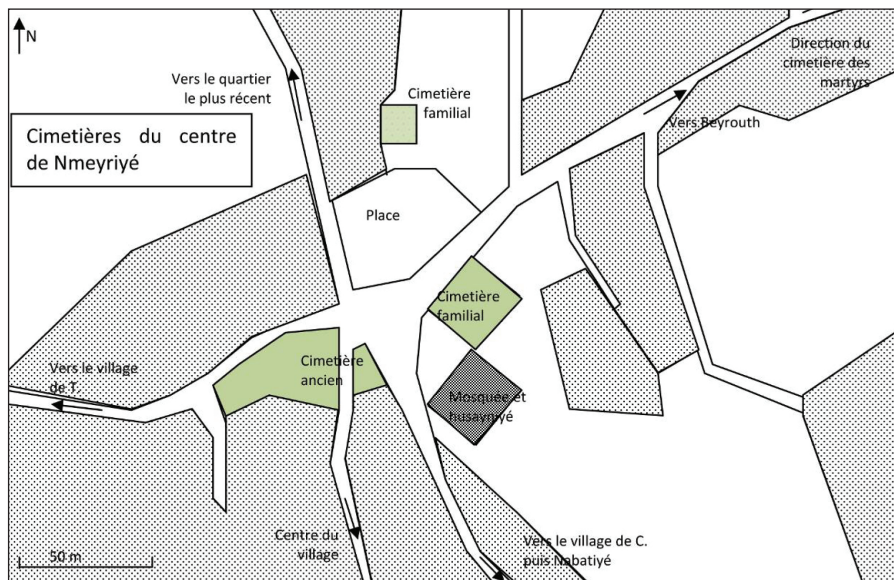
du village coupe une zone restreinte de ce cimetière. Les deux parties sont entourées d'un muret. On entre dans la partie principale par une ouverture dans le mur, là encore sans portail. La partie la plus petite du cimetière principal regroupe des tombes d'un modèle assez similaire. La majorité est ainsi à double stèle, horizontale et verticale, surélevée d'environ un mètre⁶. Cette partie est la plus proche de la *husayniyé*⁷ du village et on y trouve une assez forte proportion de tombes de notables locaux, parfois poètes, dont les tombes se différencient tant par leur aspect physique que par les textes qui y sont gravés. Ici, les tombes sont proches des routes, proches du centre, proches des yeux. Sur nombre d'entre elles, des vers poétiques dont le nombre peut aller jusqu'à une quinzaine ont été inscrits en guise d'épithaphe. Une compétition semble s'être continuée par-delà la mort, à l'image de ces concours de *zajal*⁸ qui pouvaient enflammer les villages.

6. Voir « Tombe : modèle 1 », exemple de ce type de tombe.

7. Lieu de culte spécifique à l'islam chiite, où est commémoré le martyr de Husayn, le petit-fils du prophète, mort en 680. Aujourd'hui, au Liban, s'y tiennent aussi des réunions plus profanes.

8. Forme de poésie dialectale improvisée qui donnait lieu à de véritables joutes oratoires. Parfois retransmise en direct à la télévision dans les années 1950 et 1960, souvent pratiquée dans les mariages et les soirées, cette forme de communication connaît aujourd'hui un regain d'intérêt visible. Elle est parfois utilisée par les partis politiques eux-mêmes.

Carte n°2. Cimetières de Nmeyriyeh.
Conception : Kinda Chaib pour *Le Mouvement social*.



En 1987, un nouveau cimetière a été créé à Nmeyriyeh, loin du centre, un panneau rouillé annonçant sur une route secondaire, « le cimetière des martyrs » (*Rawda al-chuhadâ*). S'il n'est pas clos par un muret, l'accessibilité à ce lieu est restreinte par une barrière symbolique : en pénétrant sur cet axe routier, on entre dans un cul-de-sac au bout duquel se trouvent trois habitations et le cimetière.

Les martyrs dans la pierre

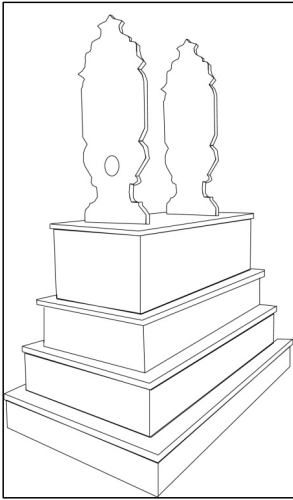
Pour les deux cimetières principaux dont je traite ici, les tombes de martyrs recensées sont au nombre de cinquante-quatre, morts entre le début des années 1970 et 2008 : trente-quatre tombes à Charkieh, dont cinq de parents de martyrs, et vingt à Nmeyriyeh, dont trois sont celles de parents.

Traditionnellement, le mausolée n'est pas considéré comme conforme à l'islam : le prophète prescrivait l'anonymat des tombes et leur nudité, interdisant de construire un bâtiment afin d'éviter le culte des morts⁹. La volonté qui s'affiche dans la forme même des tombes et des cimetières les plus récents de respecter des règles présentées comme musulmanes, est la même qui prévaut dans le choix qui fut celui de Yûsef de casser le mur du mausolée familial pour pouvoir enterrer son père. Ce dernier, en effet, avait émis de longue date le souhait d'être inhumé près de ses parents et de son frère dans un des très rares mausolées du village. Cependant,

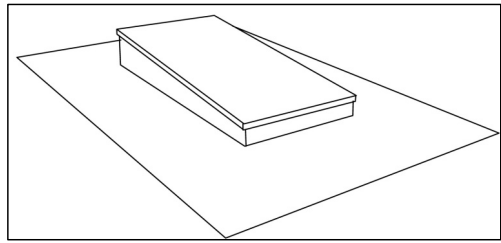
9. N. VATIN et S. YÉRASIMOS, *Les cimetières dans la ville : statut, choix et organisation des lieux d'inhumation dans Istanbul intra muros*, *Varia Turcica*, xxxv, Istanbul-Paris, IFEA-Maisonneuve, 2001, p. 67 ; N. VATIN et G. VEINSTEIN, *Le sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIV-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2003 ; Y. RAGHEB, « Structure de la tombe d'après le droit musulman », *Arabica*, xxxix, 1992, p. 393-404.

pour Yûsef, jeune homme de trente et un ans en 2005, devenu très pieux depuis une quinzaine années, il était inenvisageable d'enterrer son père dans un mausolée¹⁰. Cet épisode illustre la gêne par rapport à des pratiques aujourd'hui considérées comme non conformes à l'islam. Non seulement il n'y a pas de mausolées récents dans les villages, mais ceux qui existent peuvent, le cas échéant, être cassés pour permettre une inhumation « dans les règles ».

De même, en reprenant l'ensemble des tombes de martyrs recensées, il est possible de se représenter l'évolution de leur forme. Au cours des années 1970 et jusqu'au début des années 1980, on observe différents modèles de tombes, certaines en hauteur (modèle 1). Cependant, à partir des années 1980, les tombes sont davantage, voire exclusivement, bâties à l'horizontale (modèle 2).



Tombe : modèle 1



Tombe : modèle 2

Ces dernières tombes, plus simples, autrefois quasiment absentes des cimetières, sauf pour les indigents ou à l'intérieur des mausolées, sont devenues la norme aujourd'hui. Depuis le milieu des années 1980, on ne trouve plus de tombes à double stèle (modèle 1) et les parties les plus récentes des cimetières étudiés ne ressemblent pas aux parties plus anciennes, beaucoup plus marquées par la verticalité.

Des boîtes vitrées sont aujourd'hui souvent présentes à la tête des tombes. S'y trouvent des photographies du mort, des objets personnels, un exemplaire ou deux du Coran mais, dans d'autres cas, la vitrine a un usage plus utilitaire puisqu'elle sert à ranger des mouchoirs ou une balayette pour nettoyer la pierre tombale. On peut voir ces vitrines comme un substitut à la double stèle qui permettait une plus grande individuation du défunt, notamment par l'inscription de vers de poésie en guise d'épithame, écrits par des proches ou par le défunt lui-même et qui avaient pour fonction de le présenter. Sur les tombes des premiers martyrs combattants enterrés à

10. Observations à Charkieh, 2005.

Charkieh, on trouve ainsi des vers poétiques écrits par les combattants eux-mêmes. Ainsi en est-il de 'Alî C., du Mouvement révolutionnaire socialiste libanais, et de Mûsâ C., un des dirigeants du parti Baath au Liban.

Les martyrs dans le texte

Les tombes sont le lieu d'une expression de l'identité du défunt par des mots. Les épitaphes présentent des caractéristiques constantes : y sont mentionnés selon un formulaire figé les qualités du défunt, son nom, la date et les circonstances de sa mort. Cette énumération peut regrouper les termes de *hadjj* (personne qui a effectué un pèlerinage à La Mecque), la qualité de père ou de mère d'un martyr, parfois l'indication d'une profession¹¹. Lorsque le mort était un proche d'un personnage plus important que lui, « c'est par rapport à ce dernier qu'il était situé »¹², c'est le cas des parents de martyrs. Ce que Nicolas Vatin signale dans le cas de notables ottomans est de plus en plus effectif pour les martyrs du Liban Sud, nous y reviendrons. Le nom du défunt est indiqué sous la même forme que dans les documents officiels libanais : prénom, prénom du père, nom de famille. Le nom de guerre du combattant est parfois indiqué. La date du décès est toujours présente mais celle de naissance, absente des stèles les plus anciennes, se lit sur les plus récentes. Les causes de la mort sont rarement mentionnées, notamment en cas de maladies, encore selon Nicolas Vatin¹³. Dans les cimetières contemporains des villages du Liban Sud, les circonstances de la mort des martyrs seules sont précisées¹⁴.

Mis à part quelques cas particuliers comme ceux des poètes reconnus localement ou nationalement dont les tombes sont, aujourd'hui encore, le lieu où leurs plus beaux vers sont inscrits, la poésie a été supprimée de l'écriture funéraire standard. Informative, cette écriture est aussi répétitive. On n'y décèle pas d'originalité majeure puisque l'on vient y puiser une sorte de « prêt à écrire »¹⁵. Cinq formules récurrentes dans les textes funéraires sont présentes dans les deux cimetières étudiés.

À Charkieh, treize stèles sont dépourvues de formule coranique, alors qu'à Nmeyriyeh, toutes comportent des versets coraniques. Ces tombes, érigées entre 1973 et 1993, regroupent à la fois des martyrs de mouvements de gauche et quelques martyrs du Hezbollah des années 1980. Selon les cimetières, l'emploi de ces différentes formules diffère. La première formule – « Quant à toi, ô âme désormais apaisée !, retourne auprès de ton seigneur, satisfaite et agréée ! Sois désormais du nombre de mes serviteurs, et sois la bienvenue dans mon paradis ! »¹⁶ – demeure la plus classique, celle que l'on trouve sur la majorité des tombes, sur les stèles des martyrs comme sur celles des autres défunts. Le Coran propose des textes concernant explicitement les combattants, tels que : « Un rang infiniment supérieur est réservé

11. Seules quelques professions sont indiquées : ingénieur, médecin, avocat, professeur ou poète.

12. N. VATIN, « Les cimetières musulmans ottomans, source d'histoire sociale » in D. PANZAC (éd.), *Les villes dans l'Empire ottoman : activités et sociétés, I*, Paris, CNRS Éditions, 1991, p. 149-163, p. 153.

13. S'agissant notamment de certaines maladies particulières : *ibid.*, p. 154.

14. Solange Ory relève d'ailleurs le même phénomène dans les cimetières du Hawran, en Syrie : voir S. ORY, *Cimetières et inscriptions du Hawran et du Jabal el Duruz*, Paris, ADPF, 1989.

15. Je reprends ici l'expression de Jean-Didier Urbain dans J.-D. URBAIN, *L'archipel des morts, cimetières et mémoire en Occident*, Paris, Payot, 1998, nouvelle éd. revue et augmentée, 2005, p. 266-267.

16. LXXXIX, *al-fajr*, 27-30.

aux combattants, ainsi qu'une récompense infinie »¹⁷, largement utilisé à Nmeyriyeh mais jamais à Charkieh, ou encore : « Ne crois surtout pas que ceux qui sont tombés dans la voie de Dieu sont morts. Ils sont au contraire bien vivants auprès de leur Seigneur qui les comble de Ses faveurs »¹⁸, bien davantage employée à Charkieh. Une autre formule – « pour quiconque serait injustement tué, nous donnons à son ayant cause le droit d'exiger réparation »¹⁹ – est presque systématiquement utilisée pour les martyrs par injustice. Sa fréquence à Nmeyriyeh s'explique par le décès d'une mère et de ses quatre enfants lors d'un bombardement israélien sur un immeuble d'habitation pendant la guerre de juillet 2006. Une autre formule – « et les gratifiera, pour ce qu'ils auront enduré, du Paradis et d'habits de soie »²⁰ – concerne les parents de martyrs.

Dans le cas des combattants, les titres aussi évoluent. L'emploi du terme même de martyr peut être daté. À Charkieh, la première occurrence apparaît en 1973 pour un martyr emblématique d'un parti de gauche. Dans les années qui suivent, les combattants relevant d'organisations politiques sont davantage qualifiés de « camarade » (*al-rafiq*), de « membre de » (*adû*) suivi du nom de l'organisation, de « chef » (*al-qâ'id*) quand il s'agissait de dirigeants, ou de « héros » (*batal*), que l'on ne trouve cependant qu'une fois à Charkieh. Le mot « héros » apparaît ici en plus du mot martyr : il est précisé que le combattant est « le héros de la citadelle de Beaufort » (*batal al'at al-chaqif*), à la suite à quoi, il est défini comme « le martyr communiste » (*al-chahîd al-chuyû'î*). Le cimetière des martyrs à Nmeyriyeh est différent : il a été mis en place à la fin des années 1980 alors que le champ politique s'est transformé dans la région. La formule « *al-chahîd al-mujâhid* » (le martyr combattant), assez fréquente à Charkieh (neuf cas), y est apparue avec les deux premiers martyrs du Hezbollah en 1984. Avant cela, le terme de *mujâhid* n'avait pas été employé sur les stèles. Le mot *mujâhid* a une connotation religieuse que n'a pas le terme de *munâdil* (également « combattant ») que l'on peut trouver ailleurs. Il n'est présent qu'une fois à Charkieh. Le titre de *mujâhid* n'est jamais utilisé dans le cas d'autres partis dans ces deux cimetières, comme le mouvement Amal²¹ par exemple, dont les martyrs sont qualifiés de « *chahîd* », sans complément. À l'exception d'un cas en 1996, tous les combattants du Hezbollah sont, quant à eux, qualifiés de martyrs combattants. À Nmeyriyeh, trois combattants sur dix sont qualifiés de « *chahîd el-islâm al-mujâhid* », martyr combattant de l'islam. Ce type de formule est rare dans d'autres cimetières²² et inexistant à Charkieh²³. Notons aussi que l'un d'eux est présenté comme martyr de « la promesse tenue », « *chahîd al-wa'd al-sâdiq* », nom officiellement donné par le Hezbollah à la guerre de juillet 2006.

Une autre catégorie de martyrs est celle des martyrs par injustice, « *al-chahîd al-mazlûm* ». On en compte cinq à Nmeyriyeh, trois à Charkieh. Les circonstances

17. iv, *al-nisâ*, 95.

18. iii, *Âl Imrân*, 169.

19. xvii, *al-isrâ*, 33.

20. lxxvi, *al-insân*, 12.

21. Dans d'autres cimetières comme dans la ville de Tyr, les combattants du mouvement Amal sont désignés comme *mujâhid*-s en plus de martyrs.

22. On la trouve dans un village voisin et, dans quelques cas rares, à Tyr et Nabatiyeh.

23. Ce n'est pas le cas ailleurs comme dans le cimetière de la ville de Tyr où les martyrs combattants de Amal peuvent être appelés « *chahîd al-islâm* ».

de la mort ne sont pas précisées : il peut s'agir de victimes de bombardements (1987, 1990), de mines ou de tirs en dehors du temps même de la guerre (2008)²⁴.

Quel impact ?

Au milieu des années 1980, les premiers martyrs du Hezbollah sont enterrés dans les villages. On y observe alors une homogénéisation des pratiques funéraires. Les tombes des combattants du Hezbollah sont prises en charge par les institutions du parti qui leur donnent un même modèle, la forme plate, devenue la norme. Les épitaphes se standardisent. Le mimétisme des pratiques dans les cimetières se constate tant dans l'aspect physique de la tombe que dans le choix des textes et des titres pour les défunts. Les logiques à l'œuvre impliquent de restituer une forme de logique sociale dans la mort et le terme de martyr est ainsi utilisé comme peut l'être, dans certains cas, la mention de spécificités professionnelles. Leur mort donne aux martyrs un statut, une place particulière que la différenciation terminologique vient souligner. C'est par rapport à la société dans laquelle ils ont vécu que cette place prend son sens. Par les termes qu'elle leur accole, la société, la famille ou le parti donnent à ces femmes ou à ces hommes le plus souvent, un rôle d'exemple.

La sobriété actuelle des tombes implique de mettre en place d'autres stratégies dans la distinction des défunts et c'est en jouant sur les couleurs ou les abords des tombes que les notables s'affichent aux côtés des martyrs. La mise en valeur de ces derniers ne se fait plus par la construction d'un monument ou des décorations extravagantes mais par l'inscription dans un collectif qui donne un sens et une place particulière à ces morts dans le paysage et la mémoire locale. Les regroupements permettent d'accentuer cette mise en valeur. Seuls, ce sont des individus combattants, morts pour une cause ; en groupe, ils représentent un collectif qui se bat. C'est aussi le discours de beaucoup d'habitants du Sud sur ce qui fait la force du Hezbollah en comparaison avec les mouvements de gauche des années 1970. Après l'éclatement du champ résistant, le Hezbollah unifie et organise, prend soin de ses martyrs comme il prend soin de la communauté.

Regroupements partisans et logiques locales

Il est important de situer désormais ces tombes dans l'espace des cimetières. Les martyrs sont la plupart du temps différenciés des autres morts qui les entourent²⁵, dans l'espace autant que dans les titres. Les distinctions sociales ne sont pas effacées par la mort mais au contraire réaffirmées. Par sa mort exemplaire, le défunt se voit attribuer un statut particulier. À Charkieh, on trouve deux zones où sont regroupés les martyrs et au sein desquelles les parents sont admis. À Nmeyriyeh, nous l'avons dit, il existe un cimetière des martyrs, qui ne leur est cependant pas exclusivement réservé. Ces zones sont placées le plus près possible des routes, afin d'en favoriser la visibilité. Il en va de même dans d'autres lieux comme à Jibchîte, petite ville de la

24. Cette information, qui ne figure pas sur sa tombe, est issue d'observations de terrain (hiver et printemps 2008). Sur le cas de ce jeune homme et la figure du martyr par injustice, voir K. CHAIB, « Une figure de martyr dans le Liban Sud contemporain », in F. MERMIER et C. VARIN (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles ; Paris, Actes Sud/IFPO, 2010, p. 246-265, et *id.*, « Gérer la mort en temps de guerre dans le Liban Sud contemporain » in N. PICAUDOU, P. VERMEREN et R. BRANCHE (dir.), *Autour des morts de guerre* (à paraître).

25. N. VATIN, « Les cimetières musulmans ottomans, source d'histoire sociale », art. cité.

région de Nabatiyeh, où les tombes de martyrs sont situées près de l'entrée, le long de l'allée centrale. Les passants lisent alors la *fātiha*²⁶ pour le défunt.

On enterre partout, ou potentiellement partout, mais pas au hasard. La quête de l'emplacement stratégique qu'est le bord d'une route n'est pas un phénomène nouveau. Nicolas Vatin et Stéphane Yérasimos font ainsi mention d'un document d'archive de la fin du XVI^e siècle qui confirme que, dans l'Empire ottoman, les emplacements situés le long des voies de passage étaient particulièrement recherchés afin de « de donner la tombe à voir au plus grand nombre possible de lecteurs potentiels. Une stèle funéraire était en effet destinée à être lue, de manière à attirer sur le mort les prières des vivants. »²⁷ Il s'agit là d'assurer au mort la place la plus en vue possible, dans une logique de prestige autant que de piété. Certains axes semblent ainsi plus cotés que d'autres. Les martyrs combattants, tout comme certains notables à Charkieh, sont inhumés le long de l'axe le plus important. À Jibchîte, l'entrée du cimetière semble effectivement des plus stratégiques en termes de visibilité.

Situation des tombes de martyrs

Cette situation permet un plus grand nombre de récitations de la *fātiha* pour le martyr mais aussi le rappel aux passants de son existence, de son combat et, par extension, de son parti. La différenciation spatiale des tombes de martyrs, facilitant leur identification immédiate, date de la deuxième moitié des années 1980²⁸. Ainsi, dans le cas de Charkieh, les martyrs morts avant 1987, essentiellement combattants des mouvements de gauche et de Amal, étaient enterrés auprès de leurs proches, dans les parties les plus anciennes. En 1987, les tombes de deux combattants du Hezbollah, morts dans une même opération, sont placées de l'autre côté de la route. Elles sont ainsi en première ligne, visibles immédiatement de la route.

Les tombes de martyrs recensées à Charkieh présentent des distinctions de nature diverse. Dans le cimetière, divisé en trois zones correspondant à différentes phases d'extension, la première occurrence notable du terme de martyr date de 1973 sur la tombe de 'Alî C., dans la zone la plus ancienne. Sur les neuf tombes de martyrs comptabilisées dans cette zone, quatre mentionnent une appartenance partisane. Ces tombes des années 1980 sont celles d'un membre du comité central du Mouvement révolutionnaire socialiste libanais, d'un membre de la direction régionale du parti Baath arabe socialiste, d'un combattant du mouvement Amal et d'un membre du Hezbollah. Sur seize tombes recensées dans la deuxième zone, neuf précisent une appartenance à un groupe. Deux signalent un combattant – le terme *munâdil* est ici employé – sans indiquer de groupe de référence. Les tombes datent globalement des années 1980 et 1990. Un de ces martyrs est un militaire, un autre un combattant du parti Baath, un troisième membre du mouvement Amal et les six derniers martyrs inhumés des combattants du Hezbollah. Sept des neuf tombes de martyrs situées dans la troisième zone mentionnent l'appartenance à un groupe. À l'exception d'un combattant du Parti communiste libanais mort en 1980 et enterré

26. Première sourate du Coran (« l'ouverture »).

27. N. VATIN et S. YÉRASIMOS, *Les cimetières dans la ville...*, op. cit., p. 51.

28. Comme dans le cas de l'iconographie, un certain nombre de codes (couleurs, symboles) connus permettent une identification immédiate par le passant. Voir K. CHAIB, « Le Hezbollah libanais à travers ses images, la représentation du martyr », in S. MERVIN (dir.), *Les mondes chiïtes et l'Iran*, Paris, IFPO/Karthala, 2007, p. 113-132.

le long de la route, les six autres tombes signalent l'appartenance au Hezbollah et datent, pour les premières, de 1987.

Plusieurs stratégies sont à l'œuvre dans les cimetières. La première, nous l'avons vu, est celle qui consiste à rendre visible le défunt et à travers lui ce qu'il représente, à savoir un statut social, une appartenance à un groupe. La communauté valorise ceux qu'elle considère comme importants, leur rend hommage mais aussi affiche une certaine conception de ce qu'elle est. Ce peut être le parti qui, à travers ses morts glorieux, établit son image de parti résistant. Il peut aussi s'agir de logiques plus classiques : on met en valeur les poètes, les notabilités locales, les grandes familles qui, à l'échelle du village, ont joué ou jouent encore un rôle important. Ensuite, marquer la tombe du sceau d'un parti permet de différencier les défunts, certains étant alors inscrits comme artisans d'une résistance victorieuse.

Regroupements partisans

La zone ancienne du cimetière de Charkieh a continué à s'étendre, mais loin de la route, donc loin des yeux. Quand des martyrs tombent, notamment quand leur histoire marque la mémoire, ils sont valorisés. Ainsi, les tombes des martyrs enterrés dans la première zone sont placées le long des axes routiers. On note d'ailleurs que deux des quatre combattants concernés ici sont emblématiques : l'un, 'Alî C., est membre du commandement central du Mouvement révolutionnaire socialiste libanais. Il est mort en 1973 lors d'une opération militaire médiatisée contre l'antenne à Beyrouth de la *Bank of America*. Son histoire et son engagement ont été chantés par Marcel Khalifé²⁹. Le second, Mûsâ C., mort en 1980, était membre de la direction régionale du parti Baath.

Quand les espaces de la zone à proximité des routes se sont comblés, le cimetière s'est étendu de l'autre côté des axes routiers qui le délimitaient initialement. Une deuxième zone a commencé à se développer, comprenant un lieu entièrement carrelé et recouvert d'un toit de tôle où se trouvent regroupées uniquement les tombes des martyrs du Hezbollah, celles de leurs proches, parfois eux-mêmes martyrs mais dont l'appartenance partisane n'est pas mentionnée.

Quelques rares tombes relativement anciennes se trouvent dans la zone la plus récente notamment une tombe de notable de 1947 et la tombe d'un martyr du Parti communiste libanais tombé en 1980, mais cet espace ne commence à se développer réellement qu'à partir de 1987 quand les deux combattants du Hezbollah meurent lors d'une même action conduite contre l'armée israélienne³⁰. L'un des deux étant le responsable local du parti, son statut de leader, ajouté à la catastrophe qu'a été l'opération (vingt morts côté libanais), amplifie l'importance de sa mort en martyr. Les funérailles des deux hommes se déroulent en présence des leaders du Hezbollah. Hasan Nasrallah³¹, alors responsable du Sud au sein du Hezbollah, est présent à la commémoration du septième jour et Abbas al-Mûsâwî lors du quarantième. Par la suite, plusieurs combattants du Hezbollah ont été enterrés à leurs côtés de même que certains parents.

29. Chanteur, compositeur libanais considéré comme un chantre de la résistance au Liban comme en Palestine.

30. Entretiens avec la femme et la fille d'un martyr, printemps 2002 et automne 2005, Charkieh.

31. Secrétaire général du Hezbollah depuis la mort en 1992, de son prédécesseur, Abbas al-Mûsâwî qui a été tué avec sa femme et son fils par les Israéliens au Liban Sud en février 1992.

Si la zone ancienne compte un nombre restreint de martyrs, tous appartenant à des groupes différents, dans les deux autres zones les martyrs sont plus nombreux et le Hezbollah prend de plus en plus d'importance à la fin des années 1980. Dès 1990, on ne voit plus de martyrs combattants d'autres partis. Cette rupture correspond aux évolutions de la vie politique locale : les années 1970 sont celles de l'éclatement du champ politique, notamment pour les chiites libanais³², alors que les années 1990 voient l'avènement du Hezbollah, dont les tombes des martyrs sont regroupées dans des carrés visuellement bien délimités.

Ce regroupement n'est pas familial mais construit une autre forme de solidarité et de communauté que celle des liens du sang. On pourrait cependant voir dans la communauté des combattants une autre forme de liens du sang, ceux du sang versé. Ce regroupement symbolise la société des morts à la guerre, appartenant au collectif villageois et le dépassant à la fois : les circonstances communes de leur sort rendent les décédés remarquables ; pour reprendre les termes d'Hubert Pérès, « cette égalité devant la mort est en même temps une égalité devant l'entité collective qui appelle et justifie leur sacrifice »³³. Pourtant, il y a bel et bien deux carrés de martyrs distincts.

Entre les deux zones récentes, il n'est pas uniquement question de chronologie. Les carrés de martyrs s'y développent en parallèle à partir du milieu des années 1980. Si l'on s'attarde sur les stèles, on observe parmi les martyrs du Hezbollah une rupture d'une autre nature que celle des dissensions partisans. Dans la deuxième zone, le carré des martyrs regroupe dix tombes, dont six sont signalées comme étant celles de personnes affiliées au Hezbollah. Parmi les quatre autres, trois tombes ne mentionnent aucun parti, la dernière précisant simplement qu'il s'agissait d'un combattant. À l'exception d'une tombe, toutes celles qui se trouvent dans ce carré sont celles de membres des familles B. et A., numériquement minoritaires dans le village. La tombe d'un martyr de la famille C., majoritaire, datant de 1981, située au bord de la route, semble n'être liée à l'ensemble que par un concours de circonstances. Au début des années 1980, il n'y avait là que quelques tombes isolées et selon toute vraisemblance, les tombes de martyrs ont été placées à cet endroit pour des raisons pratiques d'espace. La tombe du martyr C. a donc été liée au carré des martyrs *a posteriori*. Une seule tombe de martyr après 1987 n'est pas dans ce carré : c'est un combattant du mouvement Amal, mort en 1990.

Dans la dernière zone, le carré des martyrs regroupe six tombes, toutes estampillées Hezbollah. L'arrivée de deux combattants a entraîné la formation de ce nouveau carré, beaucoup plus en vue que le précédent, longé par une route plus petite, qui n'aboutit qu'à un cul de sac. Les deux premiers martyrs du carré sont respectivement issus de la famille C. et de la famille Z., arrivée là à la fin des années 1960, minoritaire dans le village.

32. Voir E. PICARD, « De la communauté-classe à la résistance nationale, pour une nouvelle analyse du rôle des Chiites dans le système politique libanais (1970-1985) », *Revue française de science politique*, décembre 1985, vol. 35, n°6, p. 999-1028, et K. CHAIB, « Les identités chiites au Liban Sud. Entre mobilisation communautaire, contrôle partisan et ancrage local », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2009/3, n°103, p. 149-162.

33. H. PÉRÈS, « Identité communale, République et communalisation. À propos des monuments aux morts des villages », *Revue française de science politique*, vol. 39, n°5, 1989, p. 665-682, p. 668.

Logiques locales

Deux logiques sont à l'œuvre dans l'agencement des tombes qui épousent les évolutions historiques de trois décennies. Entre les années 1970 et les années 2000, le contexte a radicalement changé : « une » guerre « civile », trois invasions israéliennes, trois ans d'occupation pour le village même mais dix-huit ans pour la région située à moins d'une dizaine de kilomètres. Dans le champ politique libanais, on passe de l'éclatement au resserrement autour du mouvement Amal et du Hezbollah qui supplante progressivement les autres formations au début des années 1990, ce qui coïncide avec les accords de Taëf³⁴.

L'arrivée de martyrs du Hezbollah naissant dans l'espace du cimetière de Charkieh se traduit par un regroupement des tombes de combattants qui, dans une logique apparemment partisane, sont enterrés les uns à côté des autres (voir la carte dans le cahier d'illustrations). Les martyrs enterrés dans la zone la plus ancienne sont inhumés à proximité de tombes de membres de leur famille. Les défunts morts après 2000 et signalés ici le sont parce que ce sont des parents de martyrs. Je n'ai pas recensé de parents de martyrs signalés comme tels avant les années 1990. Au fil des années et du décès de membres de leur parentèle, ce sont les parents qui viennent rejoindre les martyrs et non plus l'inverse. Les martyrs dictent la logique, tant dans les regroupements, les placements que l'aspect des tombes et les épitaphes.

Une autre logique se greffe sur celle-ci. Le carré des martyrs de la deuxième zone a été mis en place avant l'opération de 1987 dans laquelle deux combattants importants du village sont tombés. Cependant, malgré l'espace disponible qu'offrait la dernière extension du cimetière, les martyrs du Hezbollah tombés après 1987 n'y ont pas tous été enterrés et le carré des martyrs de la deuxième zone a continué à être « peuplé ». En effet, bien que tous membres du Hezbollah, les combattants semblent appartenir à deux groupes différents voire concurrents – non qu'il s'agisse d'une concurrence partisane, mais plutôt de celle qui perdure entre factions, familles, clans au sein du Hezbollah. On constate en effet, dans la deuxième zone, une hégémonie de la famille B. alors que la dernière zone est le « territoire » de la famille C. et de ses alliés.

À Charkieh, la famille C. qui, jusqu'aux années 1970 représentait environ 70 % de la population du village³⁵, la famille B. fournissant une proportion non négligeable des 30 % restants. Pour les premiers, majoritaires, les autres, appelés *barrarné* (« ceux de l'extérieur ») sont considérés comme étant de moindre importance. Pour le reste des villageois en revanche, les membres de la famille C. sont des « m'as-tu vu » (*ychefo halon*). Ces dissensions datent de choix politiques et d'allégeances concurrentes envers deux familles rivales : depuis les années 1940, la famille C. soutient les As'ad, qui représentent la communauté au niveau national, alors que l'autre composante du village, à savoir les familles minoritaires avec une petite branche de la famille C, s'allient aux Zayn³⁶, qui sont davantage dans une logique d'alliances

34. Voir *supra* note 2.

35. <http://www.sharqianews.org/index.php?show=news&action=article&cid=538> (août 2010) et témoignages concordants d'habitants du village.

36. Ces deux familles sont aujourd'hui encore présentes sur la scène politique nationale : Abdel Latif al-Zayn a été réélu député de Nabatiyeh aux élections législatives de mai 2009, sur une liste commune Amal-Hezbollah. En tant que doyen du Parlement, c'est lui qui a présidé la première séance, au cours de laquelle a été réélu le président du Parlement, Nabih Berri. Quant à la famille As'ad, Ahmad, le fils de l'ancien président du Parlement, Kamel el-As'ad, se pose aujourd'hui en opposant au Hezbollah à travers son mouvement, « Le courant de l'option libanaise », généralement appelé « l'option libanaise »,

avec d'autres familles comme les Osseyrane pour contrer les As'ad. Cette rivalité est encore visible aujourd'hui³⁷.

Nous sommes donc en présence d'une famille majoritaire face à un regroupement de familles minoritaires qui s'affrontent via des orientations politiques concurrentes. Le rattachement à un autre leader que celui choisi par le clan majoritaire permet d'être présent sur la scène locale. L'explosion des engagements politiques par la multiplication de partis de gauche, les groupes pro-palestiniens et les mouvements liés à un nouveau courant rattaché à l'islam dans les années 1960 et 1970 n'ont pas complètement gommé ces tensions. Après une atomisation du champ politique cependant, une unification relative s'est produite autour de deux partis, le Hezbollah et le mouvement Amal, aujourd'hui alliés³⁸.

Alors que le Hezbollah domine le conseil municipal, accordant une certaine position à ses alliés de Amal, la scène politique villageoise semble ne plus laisser de possibilité à de quelconques divergences. Ce qui s'observe pourtant dans le cimetière, avec la mise en place de deux zones différentes pour enterrer les martyrs du Hezbollah, n'est qu'une des illustrations de la poursuite de ces luttes. Au sein même du Hezbollah local, les déchirements existent entre le clan C. et le clan B. Ainsi, le choix du responsable local du parti est toujours extrêmement problématique, tout comme celui du candidat au poste de chef de la municipalité. Le parti a tenté pendant des années de jouer la carte d'un certain équilibre entre les deux clans pour éviter les tensions. Un responsable régional du parti a ainsi reconnu, lors d'un entretien sur les modalités du travail associatif dans la région, qu'à Charkieh, « ils sont ingérables : vous devriez monter le projet ailleurs... c'est impossible de travailler là-bas »³⁹. Quelques années plus tôt, un autre responsable régional confiait lui aussi son incapacité à intervenir à Charkieh⁴⁰. À l'été 2007, certaines de ces tensions étaient palpables entre deux factions au sein du Hezbollah : la municipalité, gérée par des proches du clan B., s'opposait à l'autre branche du parti, et il était impossible de trouver une personne assez charismatique pour être respectée des deux bords. Les luttes de pouvoir se sont multipliées à ce moment-là, les uns évitant les autres, voire les contrant dans leurs moindres initiatives. À l'image des autres partis libanais, le Hezbollah est loin d'être un bloc monolithique, contrairement à ce qui a souvent été avancé. Les dissensions familiales préexistantes subsistent, que l'appareil partisan n'a pas entièrement gommées.

Le cimetière fixe dans l'espace ces tensions comme le font les quartiers. Le carré des martyrs de la deuxième zone est ainsi sur la plus petite des deux routes qui coupe le cimetière, mais il est aussi en direction d'un quartier où résident exclusivement des familles appartenant au clan B. La communauté villageoise qui a soutenu dans

fondé en 2007 et rattaché au « 14 mars », coalition de partis politiques libanais créée en 2005 à la suite de l'assassinat de l'ex-Premier ministre Rafic Hariri. Le champ politique libanais est depuis divisé entre deux grandes alliances qui s'opposent : le « 14 mars » et le « 8 mars », auquel appartiennent le Hezbollah et le mouvement Amal.

37. Quand une association organisait des animations pour les enfants à Charkieh, si des problèmes de discipline se posaient, nombre d'habitants du village accusaient les enfants de la famille B. et de leurs alliés d'être des perturbateurs.

38. Voir K. CHAIB, « Amal et Hezbollah, rivaux ou alliés ? » in S. MERVIN (dir.), *Le Hezbollah, état des lieux*, Paris ; Arles, IFPO/Actes Sud, 2008, p. 109-115.

39. Entretien avec N., village de Deir Zahrani, Liban Sud, printemps 2006.

40. Entretien avec hajj M., Charkieh, Liban Sud, juillet 2002.

son ensemble la lutte contre l'occupation israélienne se montre ici telle qu'elle est, à savoir divisée. La libération du Liban Sud en 2000 a certes été l'occasion d'une réécriture de l'histoire des décennies qui venaient de s'écouler : la communauté en lutte se voit désormais comme une communauté victorieuse, unie, qui a relevé la tête. Mais l'unité qui peut subsister sur certains sujets, ou face à certains ennemis, n'est parfois que de façade.

Les morts et les vivants : nouvelles logiques à l'œuvre ?

Au-delà de la perpétuation des rapports conflictuels entre clans au sein des villages, on peut se demander dans quelle mesure l'aménagement des cimetières a pu influencer sur les rapports des morts entre eux, des vivants aux morts mais aussi entre les vivants. Les cimetières fixent dans le paysage les choix faits par les vivants. En effet, ces parties du village – car ce ne sont pas des lieux à part mais bien des éléments d'un tout plus large – ont aussi été bâties, agencées, organisées par et pour les vivants.

Les morts avec les morts

Le prestige des notables se lit dans l'apparat des tombes et une certaine originalité dans les couleurs (noir, marron, beige) que l'on trouvait auparavant dans la construction de mausolées. Les élites locales s'affichent dans les cimetières avec une certaine ostentation. Les martyrs quant à eux sont mis en valeur par la différenciation spatiale et des regroupements. Leur vrai statut est finalement reconnu dans la mort, leur vraie valeur est proclamée contre la supposée valeur héritée des familles de notables.

Les stratégies de regroupement déjà évoquées semblent relever d'une nouvelle logique à l'œuvre dans les cimetières de village. Cependant, dans le cas des martyrs comme dans celui des élites locales, l'enjeu est une forme de reconnaissance par ou au-delà de la mort. Tout en paraissant afficher l'importance de nouvelles valeurs, l'aménagement des cimetières produit une autre hiérarchisation qui maintient, là encore, une différenciation jusque dans la mort. Ce qui semble une nouveauté n'est peut-être que le prolongement de logiques anciennes. L'important est de rendre sensible la différence, non plus par des mausolées, ni par l'argent, mais par un statut autre qui marque tout autant la coupure entre les uns et les autres.

Le prestige du martyr rejaillit sur ses proches, dans le quotidien comme dans la mort. Désormais les parents se lient aux partis dans la mort ou y sont liés dans la mort. Les martyrs ne vont plus rejoindre leurs proches, ce sont ces derniers qui les rejoignent. Le fait que des termes soient apparus sur les tombes de parents signalant leur rattachement à un martyr indique que de nouvelles logiques semblent être à l'œuvre dans les cimetières et peut-être, au-delà, dans les villages. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1990 que les expressions « père du martyr... », « mère du martyr... » ont fait leur apparition sur les stèles. Sur certaines tombes de parents, l'idée de tenir bon dans l'épreuve est adjointe par l'ajout d'un titre supplémentaire « le pieux juste/patient »⁴¹. Elle est souvent liée à un choix de versets coraniques particuliers pour l'épithète. Ainsi, la formule 3 – « et les gratifiera, pour ce qu'ils auront enduré, du Paradis et d'habits de soie »⁴² – insiste sur la notion d'endurance face à l'adversité. À travers ces épithètes, les parents de martyrs semblent liés par leur vie même à leurs

41. *al-'abd al-sâleb/al-sâber*.

42. LXXVI, *al-insân*, v. 12.

martyrs, ce qui se concrétise par les rapprochements dans la mort. L'idée d'endurance est souvent reprise dans le discours des femmes de martyrs⁴³, qui peuvent insister sur l'aspect difficile de leur situation : « Je pense que, quand je mourrai, je pourrai dire à Dieu que j'ai donné le prix du Paradis à travers ma vie, par mon mari, ma fille »⁴⁴. Les vivants comme les morts se définissent donc parfois aussi par rapport aux martyrs. Le rapport des vivants aux morts a-t-il alors changé ?

Les vivants avec les morts

Les villageois se rendent classiquement sur les tombes de leurs parents, généralement proches les unes des autres. Dans le cas des martyrs, inhumés à proximité de leurs proches, il en va de même. Pour les martyrs enterrés dans les zones qui leur sont réservées, les habitants vont se recueillir sur une tombe mais rendent aussi hommage aux autres combattants enterrés là. Ils ne rendent plus alors visite à un défunt précis mais à un groupe, à une autre forme de famille qui est la famille de lutte du combattant à laquelle le visiteur est désormais rattaché. On rend visite à un groupe différent de la famille classique, mais les visites s'effectuent en compagnie de personnes qui ne sont pas les mêmes : des familles peuvent se rendre dans les zones où sont inhumés les martyrs mais des groupes de scouts peuvent aussi y venir, se recueillir ou décorer les tombes dans les périodes de fête. Les femmes qui se rendent dans ces parties des cimetières le jeudi après-midi viennent facilement avec d'autres proches de martyrs ou des militantes engagées dans les mêmes réseaux de socialisation⁴⁵.

Les liens avec les martyrs, affichés désormais par la présence des parents dans les zones réservées aux martyrs, assurent un certain prestige dans la mort. Cependant, les stratifications sociales ne semblent pas modifiées en profondeur au sein des sociétés villageoises. Le lien aux martyrs donne certes un certain prestige aux parents. À Charkieh, au domicile d'une mère de martyr du Hezbollah, les femmes proches du parti discutaient d'une absente en disant : « la pauvre, elle n'a pas de martyr dans sa famille ». Cette phrase était dite sur un ton mêlant la désolation et une forme de dénigrement, d'étonnement devant la possibilité d'être de la région et de ne pas avoir de martyr parmi ses proches. Les parents de martyrs sont respectés mais n'ont pas été transformés en notabilités locales par la mort de leur enfant, pas plus qu'ils ne sont considérés comme des arbitres ou des sages. Les notables traditionnels restent les mêmes, grandes familles commerçantes, grands propriétaires, politiciens locaux.

Une nouvelle communauté ?

Les stratifications sociales au sein des villages n'ont donc pas été fondamentalement modifiées. Ce qui transparaît cependant de l'étude de ces cimetières villageois est qu'une image peut-être différente de la communauté se construit. Les frères d'armes s'affichent en lieu et place des frères de sang, les parents se lient à leurs enfants martyrs, une sorte de nouvelle conception de la famille apparaît alors. Le rapprochement des défunts a du sens pour les vivants, et les enjeux de position dans les cimetières sont

43. K. CHAIB, « Femmes, musulmanes, libanaises du Sud : revendiquer par l'islam sa place au sein de la société de la résistance », in S. LATTE-ABDALLAH (dir.), *Les féminismes islamiques, Revue d'études des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°108, p. 79-99.

44. Entretien avec hajjé S., femme d'un martyr du Hezbollah tombé en 1987 quelques semaines avant la naissance de leur premier enfant, Charkieh, été 2002.

45. Observations en 2008 et 2009 dans les cimetières de Charkieh, 'Ebba et Nmeyriyeh.

aussi un des reflets des enjeux de pouvoir à l'œuvre. L'importance de la communauté en lutte et des liens créés dans la lutte n'est pas une nouveauté, elle existe dans d'autres régions et d'autres contextes. L'importance de l'évolution des acteurs en présence sur le terrain de la résistance est un des principaux éléments explicatifs de cette évolution ; elle est aussi révélatrice d'une conception qui se veut nouvelle du groupe. Les frères sont les frères de lutte, les parents et les femmes font pleinement partie de cette communauté en lutte qui finit par être victorieuse.

La libération du Liban Sud en 2000 en premier lieu, puis la guerre de juillet 2006 ont probablement été des éléments fondamentaux dans le développement d'une nouvelle vision de la communauté qui a tenu bon, résisté et finalement gagné. Ces victoires se sont accompagnées d'un nouveau discours non pas victimaire⁴⁶ mais glorieux. Les martyrs sont essentiels à la construction de cette nouvelle image que la communauté se fait d'elle-même. La mort glorieuse qui a été celle des artisans de la victoire rejaillit sur la communauté qui s'identifie alors aux martyrs en tant que collectif. L'idéal type du martyr est une représentation idéalisée de ce que peut être et de ce que devrait être un homme : courageux, engagé mais aussi proche, bon camarade et membre exemplaire de la communauté. Il est aussi une représentation idéalisée de celle-ci : un groupe dont les membres se sacrifient de la sorte pour une cause juste est, de fait, un groupe juste. Le prestige des martyrs rejaillit sur le parti mais aussi sur la communauté.

Le processus à l'œuvre dans les cimetières semble ainsi aller « de la mémoire des morts à la mémoire vive »⁴⁷. Signe matériel d'une mémoire, le cimetière de village, ce « haut lieu ordinaire », offre un support matériel à une narration sur ce qu'est la communauté des vivants, forçant « à penser tout ce qu'ils ont vécu dans le temps. C'est là que s'effectue le passage de la mémoire des morts à la mémoire vive produite dans le présent »⁴⁸. Le croisement des références identitaires entre individu et nation informe sur le contenu de cette dernière. « De cette relation du sujet-individu à l'individu collectif surgit la conception de la patrie signifiée par les monuments aux morts »⁴⁹. Le cimetière est ainsi une image du collectif car les morts ne sont pas « des atomes anonymes, ils ont précisément un nom qui les identifie d'abord en référence à leur statut individuel et familial »⁵⁰.

Dans le cas des martyrs libanais le rapprochement entre les tombes se fait selon une logique partisane, combattante. On peut parler de frères de combat et finalement plus d'une famille combattante que d'une famille au sens traditionnel. « Le regroupement des individus [...] suppose une destinée commune dévoilée par l'appartenance nationale. Les morts sont bien des individus : pourtant ce n'est pas leur mort

46. Dans le chiïsme, la figure du martyr s'appuie sur une longue tradition. Lors des commémorations de la mort du petit-fils du prophète, Husayn (Achoura), resurgit un sentiment de culpabilité que la communauté porterait comme une tâche indélébile pour avoir abandonné Husayn à son sort. Si l'interprétation doloriste de cet événement est ancienne, elle a été concurrencée et rapidement supplantée dans les années 1960 par une autre où Husayn apparaît comme la figure emblématique de la révolte. Husayn devient combattant de la vérité et non plus victime.

47. J.-Y. DURAND, « Entre paisibles jardins et "patrimoine culturel". Les cimetières familiaux des protestants du Diois », *Terrain*, n°20, 1993, p. 119-134, p. 127.

48. *Ibid.*

49. H. PÉRÈS, « Identité communale, République et communalisation... », art. cité, p. 668.

50. *Ibid.*, p. 667.

individuelle qui est honorée. [...] Un seul des scénarios possibles, la mort au conflit dont la nation est le véritable protagoniste, fait l'objet de la commémoration »⁵¹. Cette idée du collectif « nation » comme véritable protagoniste est transposable, bien que l'idée même de nation soit ici problématique. En tant qu'individus, ils sont nommés mais tous les signes présents sur les stèles participent à l'identification du martyr à un collectif, à une entité plus vaste qui donne finalement du sens à sa mort. Tout comme l'iconographie produite par le Hezbollah harmonise la représentation de ces martyrs⁵², la mise en scène des cimetières participe de la « fusion de l'individu et du collectif »⁵³. Le martyr est *un* des martyrs du parti qui le met en scène. C'est l'inscription dans un collectif résistant qui accorde du sens au sacrifice de l'individu⁵⁴.

Ce collectif affiché comme uni sur la scène nationale à travers des alliances politiques se fissure parfois quand on se penche, au niveau micro, sur les réalités que le cimetière permet de cerner. Les tensions gommées ailleurs sont ici gravées dans la pierre, tant dans les textes que dans la place accordée aux uns et aux autres. Les martyrs, incarnation d'un idéal, le sont aussi, dans un contexte à la fois local et ancré dans une temporalité particulière. Les alliances évoluent dans le champ politique mais le cimetière fige des réalités antérieures avec lesquelles les villageois doivent négocier pour construire, malgré tout, des discours qui font écho au récit partisan.

51. *Ibid.*

52. Voir K. CHAIB, « Le Hezbollah libanais à travers ses images... », art. cité.

53. Je reprends une formule de Hamit Bozarslan sur les révolutions arabes : H. BOZARSLAN, *Une histoire de la violence au Moyen-Orient. De la fin de l'Empire ottoman à Al Qaïda*, Paris, La Découverte, 2008, p. 70.

54. K. A. COEFFIC, *Fabrication des héros et construction identitaire : le cas de la résistance islamique au Liban*, mémoire de master 2 de science politique, Beyrouth, université Saint-Joseph, dir. E. Picard, 2010.